Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

122 | 2015

**Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2013-2014)**

Histoire et anthropologie du droit musulman

Histoire et anthropologie du droit musulman

Conférences de l'année 2013-2014

Mohammed Hocine Benkheira

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1340>

DOI : 10.4000/asr.1340

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 183-186

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Mohammed Hocine Benkheira, « Histoire et anthropologie du droit musulman », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 122 | 2015, mis en ligne le 09 septembre 2015, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1340> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1340>

Tous droits réservés : EPHE

En 2013-2014, nous avons consacré une grande partie de nos conférences à étudier des traditions prophétiques – mais pas seulement – sur le cas du baiser donné par le jeûneur. Y a-t-il ou non violation du jeûne ? Si oui, pour quelles raisons et aussi quelles en sont les conséquences ? Nous avons commencé par mettre en évidence l'existence, au sein de la Tradition prophétique de trois doctrines distinctes, chacune associée avec un groupe de hadiths. Le corpus de traditions associé à la doctrine selon laquelle le baiser est neutre rituellement se scinde en trois sous-corpus. Nous avons également mis en évidence que, à l'occasion de ce qui semble être une controverse, dont les acteurs se dissimulent derrière les hadiths, on voit affleurer une discussion sur l'état prophétique. Le concept de *'isma*, promis à tel succès, apparaît ainsi dans notre corpus, que l'on peut dater au plus tard de la seconde moitié du II^e/VIII^e siècle. Nous avons également mis en évidence que très probablement, les traditions prophétiques favorables au baiser donné par le jeûneur ont vu le jour au cours du même siècle et qu'elles ne peuvent ainsi être tenues pour authentiques. Les premiers résultats de cette recherche seront publiés dans un article à paraître¹.

Dans un second temps, nous avons présenté un concept fondamental concernant le contrat matrimonial : *kafā'a*, « parité ». Une règle admise à peu près à l'unanimité, est qu'une femme ne peut épouser qu'un homme qui est son pair (*kuf'*) ou qui lui est supérieur. Ainsi la règle de la parité ne concerne que les femmes : les juristes musulmans ont fait le choix de l'isogamie ou de l'hypergamie. Par conséquent, un homme peut épouser une femme de condition inférieure. Cette règle s'articule souvent aux spécificités des sociétés locales, par exemple elle peut recouvrir le partage entre « preneurs » et « donneurs » de femmes. Nous avons envisagé d'aborder deux autres concepts importants liés à l'organisation de la parenté – *nafaqa* et *ḥaḍāna* –, de même que les lois pénales, mais pour des raisons de temps, nous avons dû surseoir à cette présentation.

En dernier, nous nous sommes penché sur un ouvrage célèbre, *Aḥkām al-nisā'*², dû au ḥanbalite Ibn al-Ġawzī (m. 597/1200). Il s'agit de la première étape d'une investigation que nous nous proposons, qui portera sur un ensemble d'ouvrages qui se situent à la marge de la littérature juridique, tout en s'y rattachant pour partie. Leur particularité est qu'ils ont trait à ce que l'on peut appeler l'éthique de l'islam. Dans cette perspective, nous nous proposons d'examiner plusieurs ouvrages d'Ibn al-Ġawzī : outre l'opuscule sur les femmes, examiné en 2014, nous nous pencherons sur un autre ouvrage célèbre de cet auteur, à savoir *Talbīs Iblīs*, qui est

1. *Journal asiatique* 303/1, à paraître(2015).

2. IBN AL-JAWZĪ, *Aḥkām al-nisā'*, éd. Muhammad AL-ISKANDRĀNĪ, Dār al-kitāb al-'arabī, Beyrouth 2003

essentiellement un ouvrage de polémique anti-soufie. L'étude des *Aḥkām al-nisā'* nous a semblé indispensable pour plusieurs raisons. Les femmes occupent une place essentielle dans le discours des docteurs de la Loi dans la mesure où elles sont un *objet sexuel* pour les hommes. C'est pour cette raison que le hadith, authentique ou non, qui fait des femmes « une épreuve » (*fitna*) pour les hommes, a eu tant de succès. Cette vision est différente du récit biblique de la Chute où la femme se fait complice du Démon. Cet écrit est aujourd'hui massivement diffusé et contribue à renforcer les courants conservateurs dans le monde islamisé. En outre, œuvre d'un ḥanbalite, sa lecture s'avère très fructueuse si l'on veut comprendre non seulement l'éthique des docteurs de la Loi, mais également une des principales sources du wahhābisme, même déguisé sous les oripeaux de la salafiyya.

Dès l'introduction, Ibn al-Ġawzī se plaint, comme cela arrive fréquemment dans ce type d'ouvrages, de la décadence qui règne en son temps. Il dénonce particulièrement l'influence des sermonnaires (*quṣṣās*) sur la masse des fidèles ; mais il s'en prend surtout aux idées répandues par les milieux soufis. Citons un extrait de l'introduction de l'ouvrage :

J'ai constaté que les femmes avaient plus besoin d'être réveillées (*tanbīh*) que les hommes, parce qu'elles sont éloignées de la science et parce que la passion l'emporte sur elles naturellement (*ġalabat al-hawā' alayhinna bi-l-ṭab'*). La plupart du temps, la jeune fille grandit dans sa chambre (*miḥda'*) ; elle n'apprend ni à réciter le Coran, ni les règles de la purification à la suite des menstrues ; on ne lui enseigne pas les principes de la prière, ni les droits du mari, avant le mariage. Elle a eu l'occasion de voir sa mère repousser le bain rituel (*ġusl*) après les règles jusqu'au moment de la lessive, de même qu'elle l'a vue entrer dans le bain public sans pagne (*bi-ġayr mi'zar*), en se disant « il n'y a avec moi que ma sœur et mon fils ». Elle l'a vue également se servir dans la fortune de son père sans la permission de celui-ci et recourir à des envoûtements, afin qu'il soit plus bienveillant envers elle (*tu'aṭṭifuḥu alayhā*). Elle l'a vue aussi prier assise alors qu'elle a la force de se mettre debout de même qu'user de stratagèmes pour avorter (*ifsād al-ḥaml idā ḥabilat*) et d'autres mauvaises actions que nous allons évoquer [...].

Quand elle a réussi et assiste aux séances des sermonnaires populaires, c'est pire (*arda'*) et plus néfaste pour elle à cause de ce dont elle se pare (*tabarruġ*), de l'épreuve (*iftitān*) qu'elle inflige aux hommes et de celle qu'elle subit [en retour] en posant les yeux sur les jouvenceaux (*aḥdāt*). Parfois, ce sont les sermonnaires qui sont dangereux, car de nos jours, ces derniers donnent du poison au lieu de thériaque (*tiryāq*, *diryāq*). Ils récitent des poèmes d'amour qui, lorsqu'ils atteignent un cœur vide, s'en emparent et il devient difficile de s'en débarrasser. Ils ne s'occupent pas à faire connaître les devoirs ni à empêcher de commettre ce qui est interdit. Il se peut que la femme assiste à des séances où les hommes se mettent à crier en transe et qu'elle se mette elle aussi à crier [...].

Comme j'ai vu que les femmes avaient plus besoin de science que les hommes, j'ai décidé de composer ce livre, qui a trait à leur situation, escomptant une récompense, et je n'ai pas connaissance que quelqu'un avant moi ait composé un ouvrage semblable (*Aḥkām al-nisā'*, p. 13-14).

L'ouvrage contient un certain nombre d'informations, qui peuvent intéresser l'historien, comme au sujet de l'excision (*ḥafḍ*) dont il prend la défense (§ 6) et

qu'il justifie. Il justifie l'ablation partielle du clitoris par la nécessité de diminuer l'appétit sexuel féminin. Il se penche également sur le tatouage, qu'il condamne : il montre ainsi que l'hostilité au tatouage est ancienne, mais que son éradication n'a jamais pu aboutir.

Dans le § 17, il expose le caractère blâmable de la fréquentation du bain public par les femmes³. Le bain public, étant un endroit où l'on se déshabille totalement sans aucun contrôle et où prévaut une certaine promiscuité, constitue un lieu extrêmement dangereux. Il est exactement antinomique avec l'ensemble des règles instituées par la loi islamique concernant la nudité :

Un groupe de hanbalites a défendu la fréquentation du *ḥammām* par les femmes sauf pour un motif valable ('*illa*), ou un mal (*marāḍ*) qui ne peut être soigné que grâce au *ḥammām*, ou pour le bain rituel suite aux règles ou au retour de couches (*nifās*), ou bien quand il fait trop froid et qu'il est impossible de chauffer l'eau à demeure, ou pour toute autre raison similaire. Mais cette interdiction est difficile à observer par les femmes de notre époque car elles sont habituées au *ḥammām* depuis leur enfance. Elle n'est pas cependant difficile à respecter par les Bédouins et tous ceux qui ne connaissent pas le *ḥammām*. La vérité est que nous devons expliquer cette restriction par deux raisons. La première est qu'il s'agit de fréquenter une demeure étrangère ; c'est pour cela que c'est dangereux. La seconde est que cela implique de se dénuder (*kašf al-'awrāt*). Or on n'est pas certain que [les femmes nues] y sont à l'abri [des regards]. Chaque fois que l'on est sûr qu'il n'y a pas de danger et que [la pudeur est sauve] alors que le besoin de s'y rendre est réel, cela est permis ; mais s'il n'existe aucun besoin de s'y rendre, sa fréquentation est blâmable pour les femmes. Quand la femme a besoin de s'y rendre et que tout danger est écarté, elle peut s'y rendre. Mais il lui est défendu de porter le regard sur le corps nu des autres femmes, comme il lui est défendu d'offrir au regard des autres baigneuses son corps nu. Ce qu'une femme ne doit pas voir chez une autre femme, c'est la partie comprise entre le nombril et le genou, comme pour les hommes entre eux. Mais les femmes communes, qui ignorent [tout cela], n'éprouvent aucune honte à se dénuder totalement ou partiellement, alors qu'est présente la mère, ou la sœur ou la fille, car il s'agit, disent-elles, de proches parentes. La femme doit savoir que dès lors qu'elle atteint l'âge de sept ans, il n'est permis ni à sa mère, ni à sa sœur ni à sa fille (!) de porter le regard sur son corps nu, selon la définition donnée précédemment. C'est pour cette raison que nous pouvons avancer que l'homme peut baigner la petite fille qui n'a pas encore sept ans, car à cet âge la prohibition de la nudité n'est pas en cause : on peut la voir nue. C'est la doctrine des hanbalites. Ibn 'Aqīl disait quant à lui : Tant que le spectacle d'un corps nu n'éveille pas la concupiscence habituellement, il n'est pas concerné par le statut juridique de la nudité (*lā yu'tā ḥukm al-'awrāt*). De plus, il n'est pas permis que les femmes restent seules avec des eunuques [dont les bourses ont été ôtées ou écrasées] (*ḥuṣyān*) ou avec ceux qui ont été émasculés (*mağbūb*), car même si le membre viril fait défaut ou a été affaibli, la concupiscence ne disparaît pas des cœurs des hommes (*fa-ṣahwat al-riğāl lā tazūlu min qulūbihim*). On n'est pas certain qu'ils ne jouissent pas [d'elles] grâce aux baisers et autres [attouchements]. De même, il n'est pas permis à l'homme puissant sexuellement (*fahl*) de demeurer

3. Voir M. H. BENKHEIRA, « "La maison de Satan". Le *ḥammām* en débat dans l'islam médiéval », *Revue d'histoire des religions* CCXX/4 (2003), p. 391-443 et « Hammam, nudité et ordre moral dans l'islam médiéval », *Revue d'histoire des religions* CCXXIV/3 (2007), p. 319-71 et CCXXV/1 (2008), p. 75-128.

seul avec la femme qui ne peut avoir de rapports sexuels [pour des raisons physiologiques] (*ratqā'*) pour la même raison. Ibn 'Aqīl (m. 513/1119) rapporte avoir lu chez quelque docteur un développement intéressant au sujet de la bête qui est attirée par les femmes ou qui attire les femmes (*iqā kāna al-ḥayawān al-bahīm mimmā yaštahī al-nisā' aw taštahih al-nisā'*). On dit que si on laisse un singe seul avec une femme ou si elle est endormie en sa présence, il cherchera à s'unir à elle. Certaines femmes lubriques (*šabīqāt*) vont jusqu'à se donner à lui (*wa fī ba'd al-nisā' al-šābiqāt man rubbamā da'athu ilā nafsihā*). C'est pour cela que l'on doit éviter de faire entrer dans les maisons où vivent des femmes des animaux de ce type. Quant aux femmes qui sont dans le bain, si ce sont des tributaires, la recension de la doctrine de Aḥmad [b. Ḥanbal] diverge au sujet de ce qu'une mécréante peut voir du corps de la musulmane. Selon [une des recensions], la tributaire est pour la musulmane comme l'homme étranger, mais selon une autre, elle est comme une musulmane [...] Quant aux parties honteuses (*farǧ*), il n'est permis à nul de les voir, ni les musulmanes, ni les autres – à l'exception de l'époux. Les hommes peuvent porter le regard sur leurs parentes au degré prohibé (*maḥārim*) selon ce que l'usage permet de montrer (*ilā mā yaẓharu fī-l-āda*), comme le visage, les mains, les pieds et une partie de la jambe. Ibn Ḥanbal disait : Je désapprouve qu'un homme porte le regard sur les jambes ou la poitrine de sa mère ou de sa sœur. Quant à la libre qui possède un esclave, qui n'est pas son parent au degré prohibé (*maḥram*), il ne lui est pas permis qu'il voit ce qu'elle peut montrer à ses parents au degré prohibé. Il ne lui est pas permis non plus de demeurer seul avec elle (*lā yaḥlū bihā*), ni de l'accompagner en voyage. Il est répréhensible que des étrangers entendent les voix des femmes sauf si la nécessité l'exige (*bi-miqdār mā tad'ū ilayhi al-ḥāḡa*), car cela peut créer une épreuve (*iftitān*)⁴.

Ibn al-Ğawzī aborde également la question de la sortie des femmes hors du domicile conjugal. Dans le § 24, l'auteur aborde le problème de la participation de la femme à la prière collective⁵ : « Il est permis à la femme de sortir pour aller à la mosquée, assister à l'assemblée (*ġamā'a*), en compagnie des hommes »⁶.

Nous ne pouvons résumer l'ensemble de cet opuscule passionnant, où il est question aussi d'avortement, de contrôle des naissances, des devoirs de la femme mariée et de maint autre sujet.

Nous avons accueilli et écouté plusieurs chercheurs sur des sujets divers : Samy Dorlian, docteur en sciences politiques, a donné une conférence sur « Zaydisme et réformisme dans le Yémen contemporain » (3 décembre 2013) ; Jean-Charles Coulon, docteur et bibliothécaire à la Bulac, a traité de « Magie, religion et jurisprudence en islam au Moyen Age » (17 décembre 2013) ; Nathalie Bernard-Maugiron, directrice de recherche à l'IRD, a pour sa part traité de « La place de la *šarī'a* dans les constitutions actuelles du monde arabe » (28 janvier 2014) ; enfin, Thierry Zarcone, directeur de recherche au CNRS, a traité « Des Sept Dormants aux Compagnons de la Caverne (*Aṣḥāb al-Kahf*) : culte des saints et culte des tombeaux en islam asiatique » (8 avril 2014).

4. *Aḥkām al-nisā'*, p. 32-34.

5. Rappelons que c'est la seule prière que le fidèle doit effectuer obligatoirement à la mosquée.

6. *Aḥkām al-nisā'*, p. 39.